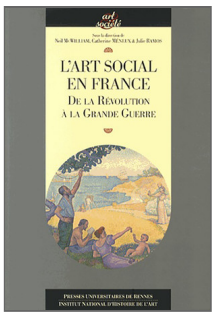

Neil McWilliam, Catherine Méneux et Julie Ramos (dir.)
Catherine Fraixe, Estelle Thibault, Bertrand Tillier et Pierre Vaisse (éd.)

L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre
Anthologie de textes sources

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Mathieu Briancourt, *Visite au phalanstère*, 1848

DOI : 10.4000/books.inha.5315
Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, PUR
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2014
Date de mise en ligne : 5 décembre 2017
Collection : Hors collection
EAN électronique : 9782917902868

OpenEdition Books
http://books.openedition.org

Référence électronique
Mathieu Briancourt, Visite au phalanstère, 1848 In : *L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre : Anthologie de textes sources* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2014 (généré le 16 mai 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/inha/5315>. ISBN : 9782917902868. DOI : https://doi.org/10.4000/books.inha.5315.

Ce document a été généré automatiquement le 16 mai 2023.

Mathieu Briancourt, *Visite au phalanstère*, 1848

Introduction par Florent Perrier

Malgré plusieurs rééditions de sa *Visite au Phalanstère*, malgré sa traduction en allemand puis en anglais, avant 1850, rares sont les informations disponibles sur Mathieu Briancourt (1793-1882), ouvrier teinturier, sinon qu'il fut un inlassable propagateur du fouriérisme jusqu'aux années 1870, ne reniant jamais ses engagements premiers auxquels il consacra plusieurs ouvrages fameux, dont *L'Organisation du travail* et *l'Association.* Reprenant un mode de description par dialogues et tableaux, mode fréquemment utilisé par Charles Fourier qui prenait pour sa part modèle sur les féeries de l'opéra, l'auteur prend pour référence non plus des descriptions proches de scènes de rêves mais, au sein même d'un rêve artifice littéraire, une vérité réaliste, inscrite dans la peau du réel et déployée ainsi sous les yeux du lecteur. Ce qu'il invite à contempler peut dès lors non seulement être peint en de « merveilleux panoramas », mais plus encore saisi sur le vif, « daguerréotypé », c'est-à-dire confronté à l'existant. Autant dire que ce qu'il dénonce du monde civilisé, son urbanisme confus et inégalitaire, son architecture miséreuse et discriminatoire, le développement d'entraves systématiquement opposées aux souhaits et pratiques des artistes, a aussi valeur de photographie. Jouant de cet effet de miroir entre deux réalités que tout oppose, M. Briancourt associe d'emblée l'activité créatrice des artistes enfin libérés des modes de servitude classiques à la généralisation du luxe collectif propre au Phalanstère et dont la rue-galerie est le chiffre, l'exemple le plus parlant. Dans une société à venir débarrassée de pesantes tutelles administrativo-politiques et religieuses (l'hôtel de ville, l'église), exempte des systèmes de coercition reproduits en nombre (casernes, tribunaux, prisons) et où certains des monuments de la Civilisation (hôpitaux, théâtres) revêtent de toutes autres fonctions en se tournant effectivement vers le commun, les arts acquièrent une place fondamentale qui vient asseoir l'idée d'un déploiement généralisé des sensibilités, celui d'un peuple devenu artiste parce que tous, depuis l'enfance, y sont encouragés à titre singulier.

***

Mathieu BRIANCOURT, *Visite au Phalanstère*, Paris, Librairie phalanstérienne, 1848. Extrait p. 289-294.

1 Cependant nous traversions une contrée délicieuse dont les cultures étaient admirables. De temps en temps on faisait arrêter la voiture, tantôt pour contempler de charmants paysages, de merveilleux panoramas, tantôt pour daguerréotyper la façade remarquable d'un Phalanstère.

2 M. Evart nous faisait remarquer combien l'architecture, quoique partout noble et grandiose, différait néanmoins d'un Phalanstère à l'autre. La seule circonstance qui soit la même pour tous, nous disait-il, celle qui caractérise l'architecture actuelle, c'est l'unité d'habitation pour la population entière. De là la nécessité de la rue-galerie. Mais la forme de chaque Phalanstère, mais la disposition et la distribution des sérístères et des logements varient selon le goût et le génie des architectes, selon les accidents du terrain et les exigences du climat, selon l'industrie et les besoins des habitants.

3 — Le beau siècle pour les arts et pour l'architecture ! m'écriai-je. Si vos ancêtres ont fait des chefs-d'œuvre, s'ils ont élevé des monuments qui attirent encore votre attention, que ne doivent pas produire les architectes actuels ? Ils ont devant eux une carrière bien autrement vaste que leurs devanciers !

4 — Vous avez raison, Monsieur, dit un architecte placé près de nous ; le génie peut se déployer à l'aise aujourd'hui ; il n'est plus embarrassé d'entraves il n'étouffe plus dans les mesquineries et la lésine de l'ancien morcellement, et les encouragements lui arrivent de toutes parts. Les beaux-arts, ces doux présents de Dieu qui poétisent la vie, sont aimés passionnément, de tous les harmoniens, le bon goût est général, et les peuples sont assez riches pour payer leur luxe collectif.

5 Une intéressante conversation s'établit alors entre plusieurs artistes. Je n'essaierai pas de redire leurs savantes discussions sur la mission des beaux-arts et leur organisation, sur les congrès et les expositions de divers degrés, sur les découvertes importantes qui se faisaient chaque jour dans les sciences et dans les arts. Mon ignorance ne me permettait pas de les suivre toujours avec fruit ; et je sentis plus que jamais combien la vie laborieuse, difficile et horriblement prosaïque et matérielle, que j'avais menée, comme l'immense majorité de mes contemporains, hélas ! avait émoussé chez moi le sentiment inné de l'art. Cette mutilation de mes facultés natives n'est pas, au reste, le moindre sujet de mes douleurs, le moindre de mes griefs contre la Civilisation et ses absurdes et abrutissantes méthodes d'instruction.

6 Je suivis toutefois avec beaucoup d'intérêt et de plaisir l'histoire de l'architecture, esquissée par un de nos artistes, qui montra comment ce grand art s'était constamment modifié parallèlement à la forme de la société, de telle sorte, disait-il, que l'architecture a toujours été l'image fidèle des sociétés humaines.

7 « Ainsi la hutte misérable, construite de branches d'arbre, ornée de peaux d'animaux ; d'armes de guerre et de crânes d'ennemis vaincus, reflète toute la vie du sauvage vagabond, chasseur et guerrier. La tente du Barbare symbolisait la vie nomade des peuples pasteurs ; tandis que la misère des uns, l'opulence des autres, l'insolidarité et l'égoïsme de tous, se peignent tout entiers dans le chaos qu'offraient aux yeux les amas de maisons nommés villes ou villages chez ces pauvres civilisés. »

8 Ici mon ami Testu fit encore une légère grimace ; mais l'artiste continuant : « Partout, messieurs, l'architecture a peint les mœurs et les habitudes des peuples jusque dans

leurs moindres détails. Ces villages fangeux d'autrefois, dont les rues étaient couvertes de fumiers et d'immondices, dont les cabanes petites, humides et sales ne recevant l'air et la lumière que par de rares et étroites lucarnes, abritaient tant bien que mal les hommes, les femmes, les enfants et souvent même les bestiaux entassés pêle-mêle dans un réduit unique ; ces affreux villages n'étaient-ils pas, je vous le demande, les emblèmes énergiques de la pauvreté, de l'ignorance et de la grossièreté des habitants de la campagne au xixe siècle, de ces laboureurs attachés à la glèbe et travaillant pour entretenir l'oisiveté et le luxe du bourgeois enrichi qui habitait le château dont les tourelles s'élevaient orgueilleusement au-dessus de leurs humbles demeures ; de ces laboureurs, les plus indispensables des industrieux qui, pour prix de leurs rudes travaux, ne recueillaient que mépris, et n'obtenaient qu'une part, insuffisante à leurs besoins, des produits créés à la sueur de leur front ?

9 « Et ces villes, ces capitales dont les Civilisés étaient si fiers, n'étaient-elles pas un amas confus de maisons, ici fraîches et coquettes, là misérables et en ruines ; les unes hautes, les autres basses, couvertes de toits inclinés dans toutes les directions et surmontés d'une innombrable quantité de disgracieuses cheminées, images parlantes de l'isolement, de l'insolidarité des ménages morcelés. Et ce mélange bizarre et incroyable du beau et du laid, de l'élégance et du mauvais goût, du luxe et de l'indigence, ne peignait-il pas merveilleusement la confusion qui régnait dans cette odieuse société ? ne disait-il pas la misère de la majorité des citoyens qui végétaient dans les masures, et l'oisive opulence du petit nombre vivant dans des palais, et blasé au sein des plaisirs et de la prodigalité ?

10 « Puis les monuments de la Civilisation, l'église, l'hôtel de ville, le théâtre, les casernes, les tribunaux, les prisons et les hôpitaux n'attestaient-ils pas clairement quelles étaient les mœurs de cette époque. Ne suffiraient-ils pas pour retracer l'oisiveté des uns, la misère des autres, les luttes et les crimes enfantés par l'opposition des intérêts de tous ?

11 « Aujourd'hui, ajouta notre artiste avec orgueil, l'aspect seul du Phalanstère proclame hautement que la discorde a fait place à l'harmonie, que les hommes ne forment qu'une seule famille. Nos palais, somptueux et riants, nos campagnes fécondes et fleuries annoncent l'abondance, la richesse et le bonheur dont jouissent leurs fortunés habitants.

12 « Et quand je pense, reprit l'artiste avec une colère comique, quand je pense que les graves politiques du XIX^e^ siècle, que les notabilités de clocher envoyées aux chambres par un corps électoral dont la grande majorité habitait des baraques que refuseraient aujourd'hui nos ânes et nos pourceaux, que tant de petits hannetons littéraires logés dans des greniers à rats et ne gagnant seulement pas, malgré la filandreuse fécondité de leurs plumes jalouses, de quoi payer toujours à temps leur terme, quand je pense que toutes ces cliques d'imbéciles raillaient encore en 1848 la conception aussi économique que grandiose du Phalanstère, je ne puis, ma parole d'honneur ! m'empêcher de penser que si nous sommes les fils de ces gens-là, il faut croire, avec Têliamed, que les pères des premiers hommes étaient tout au plus des singes... »

13 À cette sortie tout le monde se mit à rire, à l'exception de mon infortuné Testu qui ne pouvait se faire à entendre parler avec aussi peu de révérence des civilisés et de la civilisation, dont il avait composé et imprimé une si belle histoire.

Lire le texte original

INDEX

Mots-clés : Amélioration, Architecture, Artistes, Arts, Civilisation, Civilisé, Dégradation, Dieu, Embellissements, Génie, Goût, Industrie, Misère, Pauvreté, Phalanstère, Progrès, Rue-galerie, Séristère, Têliamed
Thèmes : Fouriérisme, Logement social, Luxe